

Ploc !

La revue du haïku



N° 52 – Avril 2014

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

Sommaire

Avant-propos, OW,	2
Aquarelle, Delphine Charlotte,	3
Haïbun :	
Marie-Noëlle Hopital,	4
Clélia Ifrim,	6
Haïku,	7
Instants choisis :	
Didier Brière, (regard de Danièle Duteil)	14
Odile Linard, (regard d'Olivier Walter)	15
Aquarelle, Delphine Charlotte,	16
Article sur Gary Snyder, par Roland Halbert,	17
Haïsha, Nicole Pottier, Clélia Ifrim,	21
Senryû,	25
Instants choisis :	
Christiane Ourliac, (regard d'Olivier Walter)	26
Gérard Mathern, (regard de Danièle Duteil)	27
Haïsha, Jean-Louis Chartrain,	28

Avant-propos

Dans l'art poétique, le vent participe d'un schème ascensionnel. À ce titre, il est plus qu'une source d'inspiration : il est ce par quoi tout élément de création, l'imagination, la pensée, les objets du monde sensible, etc., prennent corps. Il est le souffle au travers duquel la respiration cosmique se substantifie dans des formes transitoires, des rythmes intrinsèques et des fluctuations psychiques qui s'accordent aux mouvements indicibles de l'âme et aux ondulations d'une rêverie transversale.

On peut vivre le vent comme un phénomène expiré et aspiré, mu par l'innocuité d'un espace sans faille. Dans ce sens, le haïku est nourri par l'espace et il lui faut de l'espace pour se déployer dans sa dimension propre. C'est sans doute ici que la notion de « ma » devrait plus qu'ailleurs trouver sa sphère d'élection : la pause figure bien plus qu'une suspension, un vide, une respiration qui, tout à la fois, sépare et relie, unifie et met en relief ou en saillie telle image, parfois en contrepoint de telle autre...

Cette pause naît donc moins des jeux combinatoires de l'esprit et des images que de l'attention aiguë à un ensemble ; à un ensemble d'éléments éclectiques, variés, complexes qui, sous le même souffle sont vivifiés par un rapport naturel et tendent vers la même direction.

C'est ainsi que le vent se fait espace et qu'il se nomme meltem, foehn, alizée, aquilon, blizzard, sirocco, mousson ou tramontane importe peu. Là où sa présence est palpitation du souffle, là apparaît la transfiguration des forces combinatoires dans un espace toujours vierge, porteur d'un sens et d'une magie opératoires.

Dans ce numéro, il est certains haïkus et senryûs qui répondent à cette alchimie du verbe, à cette exigence du langage poétique, à cet élan créateur qui unit le dedans et le dehors bien au-delà d'un simple divertissement. À chacun d'y puiser une manne sustentatrice.

OW



DORMIR AU SOLEIL

En ce début d'été, le soleil radieux se lève sur la Provence. Je dois aller d'Aix à Gordes, dans le Luberon, l'auto longe les champs de blés verts encore, largement parsemés de coquelicots rutilants, tableau légèrement mouvant sous le vent ; une brise fraîche me réveille à cette heure matinale. La route droite a laissé place aux lacets, il va falloir traverser plusieurs villages aux ruelles étroites, franchir la combe de Lourmarin puis atteindre Bonnieux, perché sur une colline, laisser la grande plaine d'Apt pour monter à Gordes, bourgade altière, verticale, éblouissante. Le cimetière est au sommet, non loin du château. Les chemins qui conduisent à ses murailles de lumière donnent le vertige. Les cars de touristes commencent à s'agglutiner sur les parkings, tas de carapaces métalliques et brillantes, interminable cohorte d'insectes gigantesques, inséparables du site estival. Mais je ne viens pas visiter.

Un dernier adieu
à Sabine - son sourire
sous le ciel bleuté.

Je repère les cyprès, le mur du cimetière. Hier, un office religieux avait lieu à Paris, à la paroisse Saint-Germain des Prés mais c'est ici que Sabine a choisi de demeurer pour l'éternité. Les invités qui l'accompagnent pour l'ultime voyage arrivent peu à peu. Mari, famille, amis. Le corbillard a du retard, il vient du Nord. Nous l'attendons et je la revois dans une robe claire aux couleurs vives, gaie, rieuse, des fleurs dans sa longue chevelure brune, elle aurait été ainsi vêtue en cette saison. J'ai l'impression d'une erreur dans les calculs célestes, d'une page sautée dans les registres de l'au-delà. Sabine est partie trop tôt. Le cercueil est arrivé, le cortège s'ébranle, voici l'emplacement, la terre remuée ; il fait chaud, l'air vibre et bourdonne mais de grands arbres offrent un peu d'ombre. Le curé débite quelques banalités ; son époux parle simplement de sa joie de vivre, de son sourire dans les épreuves, ses enfants handicapés, la fin difficile, la maladie, l'agonie... l'humour et l'optimisme, jusqu'au bout, jusqu'à la dernière gorgée lumineuse à Gordes.

Dormir au soleil...
le ciel soudain plus proche
d'un très grand cyprès.

Quel luxe ! Reposer sous une pierre entourée d'oliviers, de lauriers-roses, de buissons pleins d'oiseaux, de roses et de genêts qui accueillent papillons et libellules bleues, de murets qui étincellent sous un ciel de feu.

Après la brève cérémonie, les larmes furtives, les sanglots retenus, nous retournons au cœur du village. Rien n'efface la fulgurante beauté de Gordes ; nous voici dans une auberge ombragée, autour d'un rosé frais, d'olives noires, nous évoquons des souvenirs avant de nous séparer. Mais je m'attarde en ce lieu sous l'écrasante canicule de midi. Puis je fais halte aux bories, pierres sèches, brutes et brûlantes.

Une pancarte indique le moulin de Bouillon et le musée du vitrail. Je m'arrête et pénètre dans un parc peuplé de volumineuses sculptures de métal, de verres multicolores, incandescents, de mobiles qui oscillent au moindre souffle d'air parmi les palmiers, les étangs et les fleurs. Un bâtiment central est orné de fenêtres en forme de hublots colorés, le toit est recouvert de panneaux solaires. A l'intérieur on raconte l'histoire du vitrail, les rayons lumineux jouent avec les œuvres transparentes et teintées... Vitraux d'églises où surgissent des vierges, des saints et des anges, vitraux contemporains, somptueux bouquets de coloris, baume sur la douleur de la perte. Un sourire semble flotter au firmament, se refléter sur les pièces d'eau du parc luxuriant comme un morceau de paradis.

Marie-Noëlle Hôpital

Eau ruisselante

Depuis toujours, les horloges m'ont impressionnée. A l'école, lire l'heure ou bien dire l'heure qu'il est, a été la chose la plus difficile à apprendre. Mes repères temporels étaient la lumière des fenêtres, l'ombre des fleurs ornant leurs rebords, voire même le morceau de craie, encore neuf ou bien déjà usé.

Les horloges que je croise aujourd'hui sur mon chemin indiquent toutes sortes d'heures. J'ignore si je suis allée vers l'avenir ou vers le passé. Et l'une d'elles me montre un temps comme si je m'étais rattrapée moi-même. C'est le printemps et Kazuko-san est rentrée du Japon.

J'ai repris les cours concernant la cérémonie du thé. Dans la pièce où se déroulent les leçons, il n'y a aucune horloge.

Je regarde le *kekai* de bambou qui délimite l'espace pour la cérémonie du thé. Il a la forme d'une eau ruisselante. Lorsque mon ombre allongée par la lumière du soleil atteint le bord du *kekai*, je sais que le cours est terminé.

*dans l'onde de la rivière
s'étend une vague de soie -
ombre d'un bateau*

Clelia Ifrim

Dany Albaredes

Tempête de neige
seul le cri d'un corbeau
perce le ciel opaque

Vent au marais
la lune éparpille
des flammèches dans les roseaux

Laurent Béral

Pollens à tous vents !
Les bras en l'air, la fillette
joue à l'éolienne.

Éclaircie,
le mistral apporte l'heure
fauve de Van Gogh.

Maxianne Berger

le vent s'élève
et la pluie pleuvine
où est ma jeunesse ?

Michel Betting

plage normande
sa culotte tenue à deux mains
flotte au vent

descente de train
seules les feuilles mortes
viennent à ma rencontre

Bikko

soir du premier tour -
des pétales de magnolia
chassés par le vent

la lune rouge ~
le vent dans les peupliers
imite la mer

vent des Lofotens
avec son dernier message
l'odeur de morue

jill Bill

Une brise de mer
tourneboule le cerf-volant
La mouette rieuse

Daniel Birnbaum,

Minuit
Insensibles au vent
Les étoiles

Premier soleil
La balançoire déjà prête
Agrès du vent

Marc Bonetto

Caresse du vent
Une feuille d'armoise
S'allonge sur l'herbe

Ce n'est pas la mer
C'est un champ de blé
— Le vent du soir !

Brigitte Briatte

jeu avec le vent -
un érable lui envoie
ses hélicoptères

Didier Brière

Au bord de l'étang
le vent étale sur l'eau
tout le bleu du ciel

Ballade lascive
du vent effeuillant les chênes
strip-tease hivernal

Philippe Cado

Cavalières au vent
De leurs écharpes s'échappent
Quatre goélands

Claudie Caratini

À fleur de mer
des crêtes de vagues courtes -
frou-frou de la brise

Coquelicots couchés -
au bord du soir se lève
une douce brise

Michel Cribier

la neige s'envole
un pinson sur le sapin
cadeau de Noël

Hélène Duc

sous le vent d'hiver
les poussins grelottent
...mimosa en fleur !

Christiane Guicheteau

La porte qui bat
Le vent réveille les peurs
des nuits enfantines.

Roland Halbert

Poussé par les vents,
le fou de Bassan s'écrase...

–Phare rouge.

Letizia Lucia Iubu

Matin des Rameaux –
le vent apporte
l'odeur des lilas

Monique Junchat

jour de grand vent
je rêve d'une longue
chevelure

Pas de vent
le grand peuplier
penche à droite

François Poverello Kazo

Dans la manche à air
le vent de la Pentecôte
parle en mille langues

Céline Landry

Vent tourbillonnant
les feuilles mortes chassées
du cimetière

Nicolas Lemarin

Cris de corneilles
le silence déchiré
dans l'écho du vent

Odile Linard

Girouette rouillée -
Toujours grinçante sa note
en tournant la tête.

Cécile Magnier

Des bas au vent sèchent ...
dedans l'haleine automnale
des matins frileux

Marie-Alice Maire

le vent fripon
enlève le kimono
du cerisier

Gérard Mathern

Sur le granit froid
des chrysanthèmes gelés
que le vent disperse

Louis Nagara

matin couvert
le battant de la boîte aux lettres
claque au vent

Isabelle Neveu

printemps au calendrier
les vents de l'hiver
s'accrochent encore

revenues au village
profitant des courants d'air
cris des bernaches

Christiane Ourliac

même dans les trous
des lacets de chaussures
vent aigre d'hiver

Marcel Peltier

vent de face
le sable fin roule
sur la plage

Minh-Triêt Pham

mousson —
se déchaîne l'océan
de rizières

Isabelle Provost

carnaval venté
derrière le saxophoniste
les arbres dansent

Keith A. Simmonds

un vent parfumé
flotte autour du village...
genêts en fleur

Christine Walter

Odeur de moissons -
le vent sec affûte
un quartier de lune

Traquant son ombre
un héron rase les rives -
ondes sur le lac

Jour des morts -
le tintement de la cloche
avant la pluie

Isabelle Ypsilantis

Jour de visite-
Le mistral n'emmêle plus
sa chevelure

En convalescence
Sous la caresse du vent
Un vieux chat et moi.

Insomnie-
Le vent emporte avec lui
des rires d'enfance

Ballade lascive 5
du vent effeuillant les chênes
strip-tease hivernal

Didier Brière

Le vent ici se révèle aux sens comme une douce métaphore musicale, une « ballade », petit poème lyrique ou chant courtois à forme fixe (qui trouve écho dans ce haïku au rythme classique 5-7-5) remontant au Moyen Âge. En lisant les textes proposés à la sélection, j'ai constaté que le vent était fréquemment associé au sentiment amoureux. Dans les deux premiers vers, le vocabulaire est particulièrement évocateur, tandis que les sonorités caressantes figurent une sensualité tout en suggestions, susurrements érotiques et effleurements. Le troisième vers, beaucoup plus direct, s'exprime sous la forme d'un clin d'œil : le vent se fait acteur invisible, la nature est son théâtre, à défaut de cabaret, pour accueillir ce lent et inexorable effeuillage hivernal, décliné au masculin.

Danièle Duteil

Girouette rouillée -
Toujours grinçante sa note
en tournant la tête.

Odile Linard

Dans le paysage du haïku francophone contemporain, cette impeccabilité de forme et de fond devient de plus en plus rare ! Ce haïku échappe en effet à toute construction artificielle, naïve, spécieuse, ne mime nulle simplicité d'apparat et se joue de toute recherche d'effet...

Il est donc original, organique, autonome, indivis, radical, intense et juste, bref, c'est un poièm ! Il suscite ainsi une polysémie riche de sens sur plusieurs niveaux de lecture qui s'arcbutent autour d'une colonne vertébrale stable et solide. Nous sommes témoins d'une économie de moyen au service d'une vision pénétrante et d'une vive sensibilité.

Le thème est somme toute ordinaire - une girouette rouillée. Or ce métal oxydé crée un monde à lui seul : le vent qui l'anime sustente l'espace qui lui donne vie. La tête de la girouette tourne au gré des forces intangibles de traction et donne la sensation de répondre à l'injonction de sa propre musique, fût-elle grinçante...

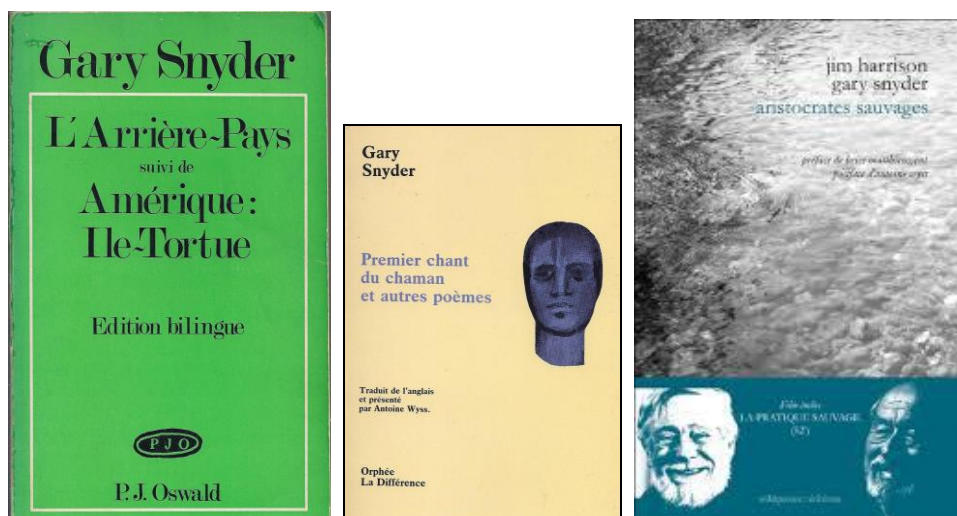
Le verbe au participe présent ponctue dans une durée non séquentielle la valeur d'absolu de l'adverbe de temps, toujours.

Les allitérations en « t » des deux et troisième vers matérialisent le métronome d'une temporalité improbable qui se fond en un espace toujours ouvert et indéfini : sui generis, l'inexorable répétition sonore s'en échappe comme dans une fuite renouvelée.

S'ajoutent d'autres allitérations en « s » qui cherchent la pénultième note qui ne vient jamais car la tête n'a de cesse de tourner... Et la rouille ne nuit nullement à la rotation de cette tête et ce quel que soit la provenance du vent et le point cardinal désigné... L'atemporalité souffle de toutes parts et assigne à la relique du temps et de l'espace un caractère noble et insaisissable à l'image de son maître, le vent...

Olivier Walter





éditions P. J. Oswald

éditions Orphée La Différence

Wildproject éditions

Poésie inventive, contre-culture, écologie « profonde » (« Il faut considérer l'économie comme une branche mineure de l'Écologie » (avec une majuscule), Gary Snyder, né en 1930 et aujourd'hui sans âge, est tout au long de sa vie sur tous les fronts. Le voici garde forestier à la frontière canadienne :

*ainsi jadis, alors guetteur,
je pris Aldébaran
pour un incendie.
(Trad. Brice Matthieussent)*

Le voilà bûcheron en Oregon. Après avoir étudié les langues orientales, la poésie chinoise et japonaise, le voici au Japon en 1956-1966, puis en 1975 (il faut l'imaginer moine-mendiant à Kyôto où il pratique des exercices méditatifs ; la question qui lui est attribuée : « Quel est ton visage originel ? »). Le voilà matelot dans la marine marchande. Le voici portraituré sous le nom de Japhy Ryder dans le roman de Kerouac *Les Clochards célestes* : « Il portait une barbiche qui, avec ses yeux verts un peu en amande, lui conférait un air vaguement oriental... ». Le voilà qui manifeste le plus vif intérêt pour les végétaux et les animaux, nos voisins de planète. Il y a du Thoreau dans l'air et Ferlinghetti a raison de surnommer Gary Snyder « le Thoreau de la Beat Generation ». Et le voici enfin qui formule sa fameuse *pratique sauvage* : « Le sauvage est souvent un simple appel, un tousotement dans l'obscurité, une ombre dans les fourrés. » C'est clair : notre homme est avant tout poète. Et il

découvre « la force merveilleuse » du haïku en lisant les quatre tomes de traduction par R.H. Blyth, parus entre 1950 et 1952. Ses maîtres ? « des Indiens d'Amérique et quelques poètes bouddhistes du Japon ». Il parsème de haïkus certains de ses ouvrages, *strong short verses contained within longer poems* : « des vers courts et puissants à l'intérieur de poèmes plus longs ». Pour les naïfs qui croient encore aux prix littéraires – que le Renard-à-neuf-queues *Kyûshipponokitsune* 九尾の狐 vous garde de cette illusion et vous apprenne l'École de l'échec, la plus importante ! –, il obtient en 2004 le Grand Prix International Shiki du Haïku à Matsuyama. « La vraie richesse n'a besoin de rien. » Et surtout pas du ridicule hochet d'un prix littéraire.

Dans un poème célèbre, Snyder dresse une liste brève – mais capitale – de ce qui est indispensable à connaître pour être poète. Selon lui, quelle est la première chose à savoir ? « tout ce qu'on peut sur les animaux / en tant que personne » (soulignons bien le *as persons*). Attitude d'extrême vigilance qui lui permettra d'écrire ce haïku tout en délicatesse empathique :

*Choper des sauterelles
les fixer vivantes à l'hameçon
– Je m'y habitue*
(Trad. Gérard Honigsblum et R.H.)

Et sa liste des choses indispensables à savoir pour le poète se poursuit en ces termes : « le nom des arbres, des fleurs et des herbes ». Ce ne sont pas là que des mots, car nommer – bien nommer –, c'est créer. Quand Snyder, curieux de tout, construit lui-même sa maison en Californie, il la baptise *Kitkitdizze*, nom amérindien d'une rosacée de Californie, *Chamaebatia foliolosa*. Pas étonnant qu'il note au fil de sa fraîche intuition :

*Céanothe en fleur
et radiateur bouillant
senteurs de printemps*
(Trad. R.H.)

La belle liste de Snyder continue avec les « noms des étoiles, et les mouvements des planètes et de la lune ». Le poète n'est pas artificiellement séparé de cette planète, mais il s'accorde au cosmos tout entier. En témoigne cette bouffée verbale à la luminosité sereine et tendue :

*Nuits torrides
sous les pins tordus –
les zincs hauts dans les étoiles
(Trad. G.H. et R.H.)*

Le haïkiste est un fin guetteur ; dans son acuité de perception, le plus infime détail lui fait signe. « Tout ce qui bouge aime à chanter », écrit superbement Snyder. Et le haïku – ce curieux oiseau rythmique – surgit, du tac au tac, en un bel écho orphique à travers le temps et l'espace :

*Je martèle un seau cabossé
du fond des fourrés
un pivert répond
(Trad. G.H. et R.H.)*

Dans une forme dégraissée à souhait et aussi condensée qu'une formule d'algèbre vibrante d'émotion hivernale (elle change de la dinde aux marrons !), le poète pousse délicatement le curseur vers le silence. Un silence creusé par cette pointe d'amertume de la vie qui enregistre, tel un sismographe ultrasensible :

*Pas un bruit,
le monde est tout blanc,
peine immense.
(Trad. R.H.)*

Ce qui passionne au plus haut point Snyder, c'est un haïku sachant refléter les « affaires humaines » (*jinji* 人事). N'a-t-il pas rêvé d'une autre société, d'une forme de vie communautaire mieux partagée, d'échanges humains plus concertés où les « royaumes intérieurs » trouveraient à s'exprimer avec justesse ? Dans ce but, il invente le *hitch haiku* – formule quasi intraduisible – pour évoquer un poème qui vous accroche, vous prend en stop dans son bolide métrique, vous embarque et vous emporte... Bref, le haïku est un jet privé, un drone d'observation pacifique, un sonar subtil qui décolle à la verticale. Extrait de ma vieille édition verte et tout écornée de *L'Arrière-Pays* (elle date de 1977), ce flash au laser intuitif :

*Sans emploi il mange
tout seul à midi :
sifflet de la pause
(Trad. G.H. et R.H.)*

Le superbe film documentaire, *La Pratique sauvage (Practice of the Wild, 2011)*, nous montre Gary Snyder en promenade et en conversation avec Jim Harrison. Ils ont roulé leur bosse, ces deux-là ! Pour autant, ils ne se prennent pas au sérieux. Le jargon universitaire ou le ragot sénile, ce n'est pas pour eux. Sans cesse, Jim-n'a-qu'un-œil éclate d'un rire édenté ; Gary arbore un perpétuel sourire. On ne saurait dire s'ils sont déjantés ou s'ils sont sages ; s'ils sont des ploucs distingués ou des aristocrates pedzouilles (quatrième recommandation pour être poète : « les six sens dont on est pourvu / avec un esprit élégant et éveillé ») ; s'ils sont des frères laïcs d'un ordre inconnu ou bien de fascinants mauvais apôtres. On sent que les deux vieux poètes portent sur leur dos un balluchon – invisible – rempli à craquer de beautés qui les protègent des rides du ressentiment. Jim a l'air d'un clochard rural en bottes et Gary ressemble à un shaman en cravate désinvolte. De son propre aveu : « Nous serons à notre tour aussi des offrandes. » Version en *hitch haiku* oblatif :

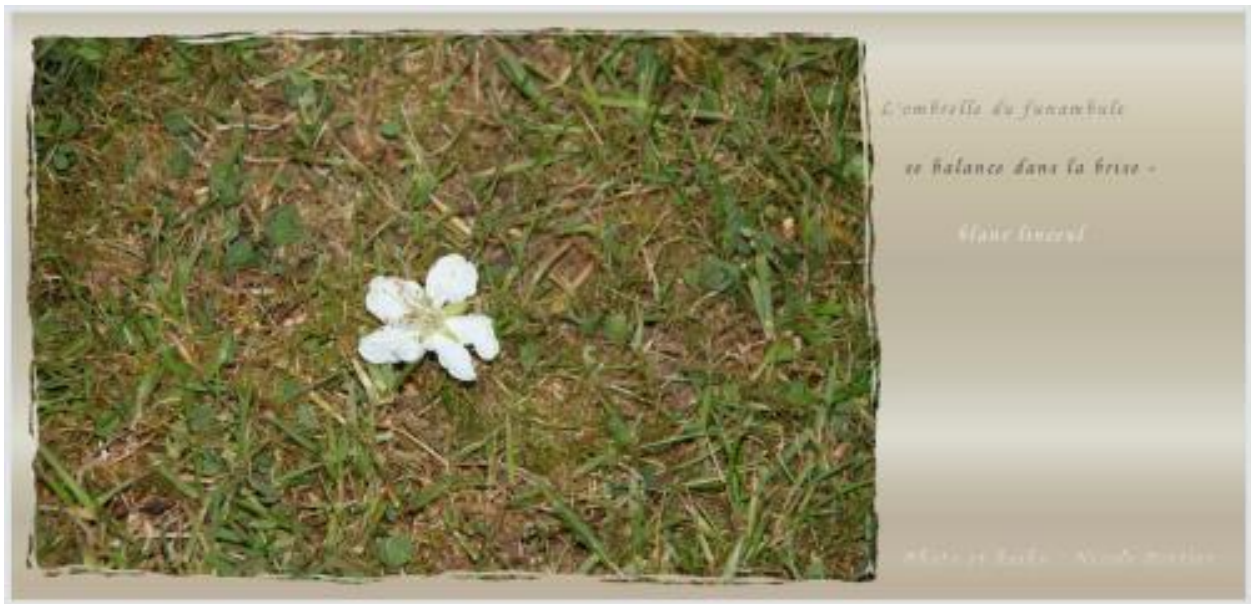
*Pour les abeilles
je mets des pots d'eau sucrée
buzz des moustiques le soir
(Trad. R.H.)*

Dans *Les Clochards célestes*, Kerouac remarque à propos de Japhy Ryder / Gary Snyder : « Je vis qu'il était le seul à ne pas avoir l'air d'un poète – encore qu'il le fût indiscutablement. » Détail crucial. Et il lui fait dire que le haïku doit être « simple comme la soupe et cependant, avoir le goût de la réalité ». Un vrai poète ne ressemble pas nécessairement à l'image stéréotypée qu'on s'en fait ; et un haïku non plus, dans sa sobriété déconcertante. La simple soupe se fait gourmandise attractive. La preuve ?

*Nuit dernière, 1^{re} fois,
les ratons laveurs ont ouvert
le frigo
(Trad. R.H.)*

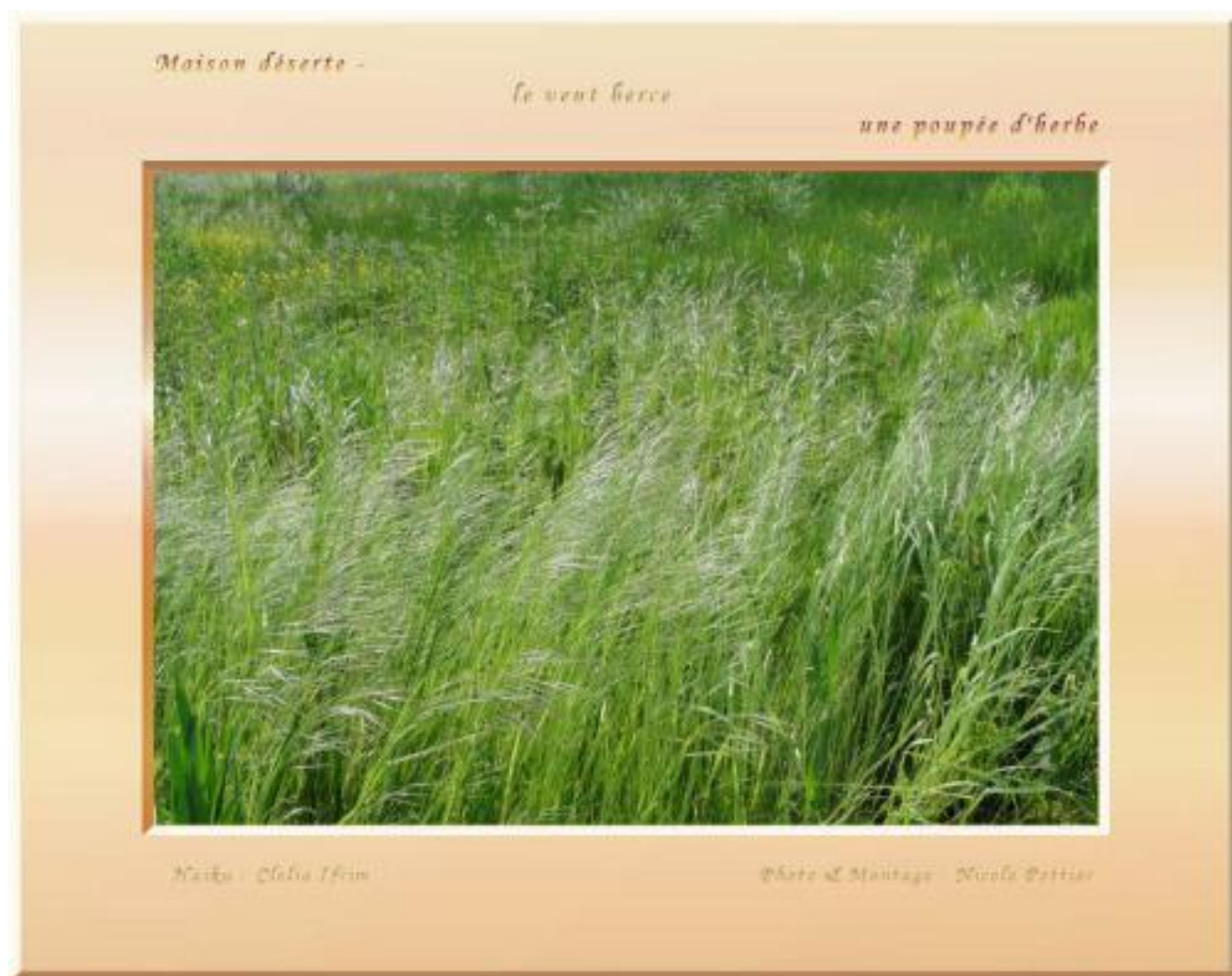
« On n'arrête pas / le progrès », ajoute avec ironie Gary Snyder. On n'arrête pas la poésie.

Roland Halbert



L'ombrelle du funambule
se balance dans la brise -
blanc linceul

Nicole Pottier



Maison déserte -
le vent berce
une poupée d'herbe

Clelia Ifrim



Lumière du nord -
le vent recueille chez lui
le murmure des feuilles

Clelia Ifrim

Souffle céleste -
des ombres mordorées
dansent sur les fils

Nicole Pottier



dans l'onde de la rivière
s'étend une vague de soie –
ombre d'un bateau

Clélia Ifrim

Gérard Mathern

À vélo en jupe
tentant en vain de cacher
ce que le vent montre

Laurent Béral

Pas un souffle d'air !
Je suis le coq des girouettes
tout rouillé d'arthrose.

Christiane Ourliac

pillée par le vent
la monnaie d'or du frêne
— temps de crise

Roland Halbert

Chaleur, pas un zef !
Mon avis d'imposition
me sert d'éventail.

Le vent tourne mal :
mes poumons font le plein de
particules fines.

Soufflant « force 1 »
sur l'échelle de Beaufort,
mon vieil emphysème !

pillée par le vent
la monnaie d'or du frêne
— temps de crise

Christiane Ourliac

Les plus beaux senryûs sont souvent ceux qui dansent sur un pied à la lisière ténue du haïku et du senryû. Ils nous font ipso facto l'économie d'une artillerie lourde hélas trop souvent déployée dans ce genre poétique.

Celui-ci est d'une élégance certaine ! On repère dans le deuxième vers une métaphore qui, dans le corps d'un haïku pèserait, mais prend ici un relief singulier. Évoquer une condition humaine factuelle, sinon prosaïque, en la fondant, jeu de mot faisant, aux tons diaprés d'un automne que le vent dérober requiert bien plus que de l'habileté : un regard acéré et une distance avisée. La métaphore est sinon personnifiée, du moins mise en valeur : cette monnaie d'or devient le pivot du senryû.

Le sens poétique est d'autant plus intense que les deux premiers vers suscitent étonnement, perplexité, ravissement, tant sous l'effluve de l'image vive du feuillage du frêne que par le choix du verbe d'action au participe passé. Sont ainsi servis dans l'antichambre de l'espace symbolique un sens implicite et une attente vigilante qui trouvent un dénouement inouï dans le troisième vers - conférant au poème valeur et saveur. Une forme d'humour y plane en arrière-plan.

C'est tout à la fois subtil, net, précis, flou, délicat et vivant telle une feuille de frêne finement dentelée qui fourmille à la moindre brise.

Olivier Walter

À vélo en jupe 5
tentant en vain de cacher
ce que le vent montre

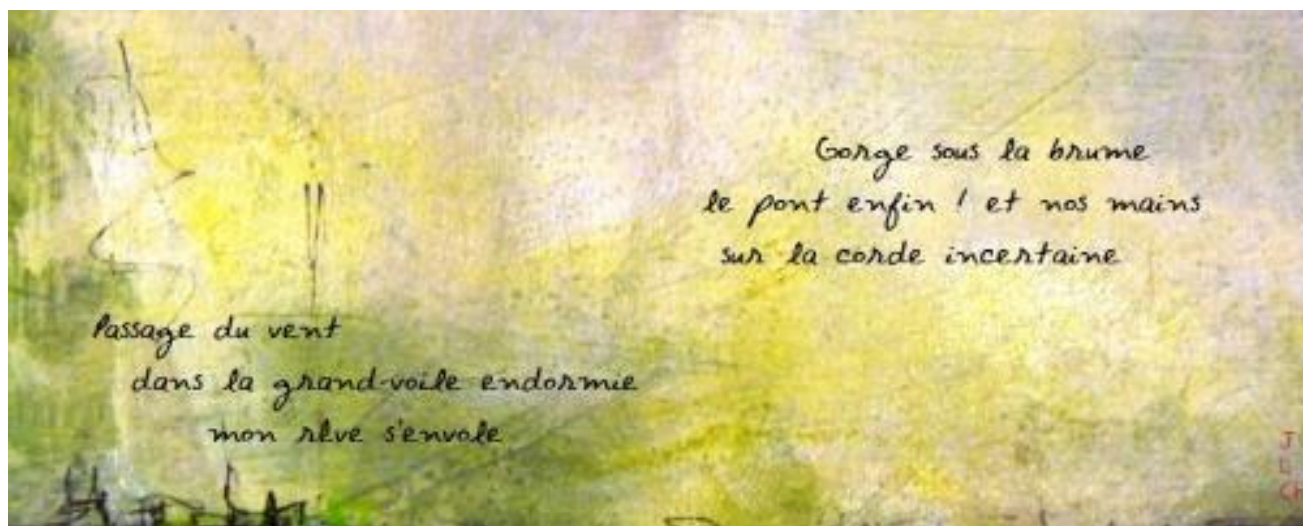
Gérard Mathern

En lisant ce senryû, j'entends la chanson « Le vent » de Georges Brassens...

Si, par hasard,
Sur l'pont des Arts,
Tu crois's le vent, le vent fripon,
Prudenc', prends garde à ton jupon!

La scène est prestement brossée, drôle, sous forme d'un combat inégal, entre une « victime », surtout victime de sa propre imprudence, et un vent farceur qui, jouant d'une supériorité due à son immatérialité, malmène la cycliste. Naturellement, derrière le vent se profile le principe masculin. J'ai pensé d'abord que le texte était écrit par une femme, mais finalement je n'en suis pas certaine du tout. La suite me l'apprendra...

Danièle Duteil



Jean-Louis Chartrain

Ploc; la revue du haïku

Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2014, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.

Dépôt légal : Mai 2014
ISSN revue en ligne : 2266-6109

Version web gratuite



Directeur de publication : Sam Cannarozzi